



Christianisme

La polémique à propos du « Traité d'athéologie » de Michel Onfray dans le débat sur l'histoire et la place du religieux dans la société. Dossier. Pages 6-7

Nelly Sachs

La voix du Prix Nobel de littérature, témoin sans haine de la Shoah ; et aussi Alejandra Pizarnik, Attila Jozsef... Poésie. Page 10

Le Monde

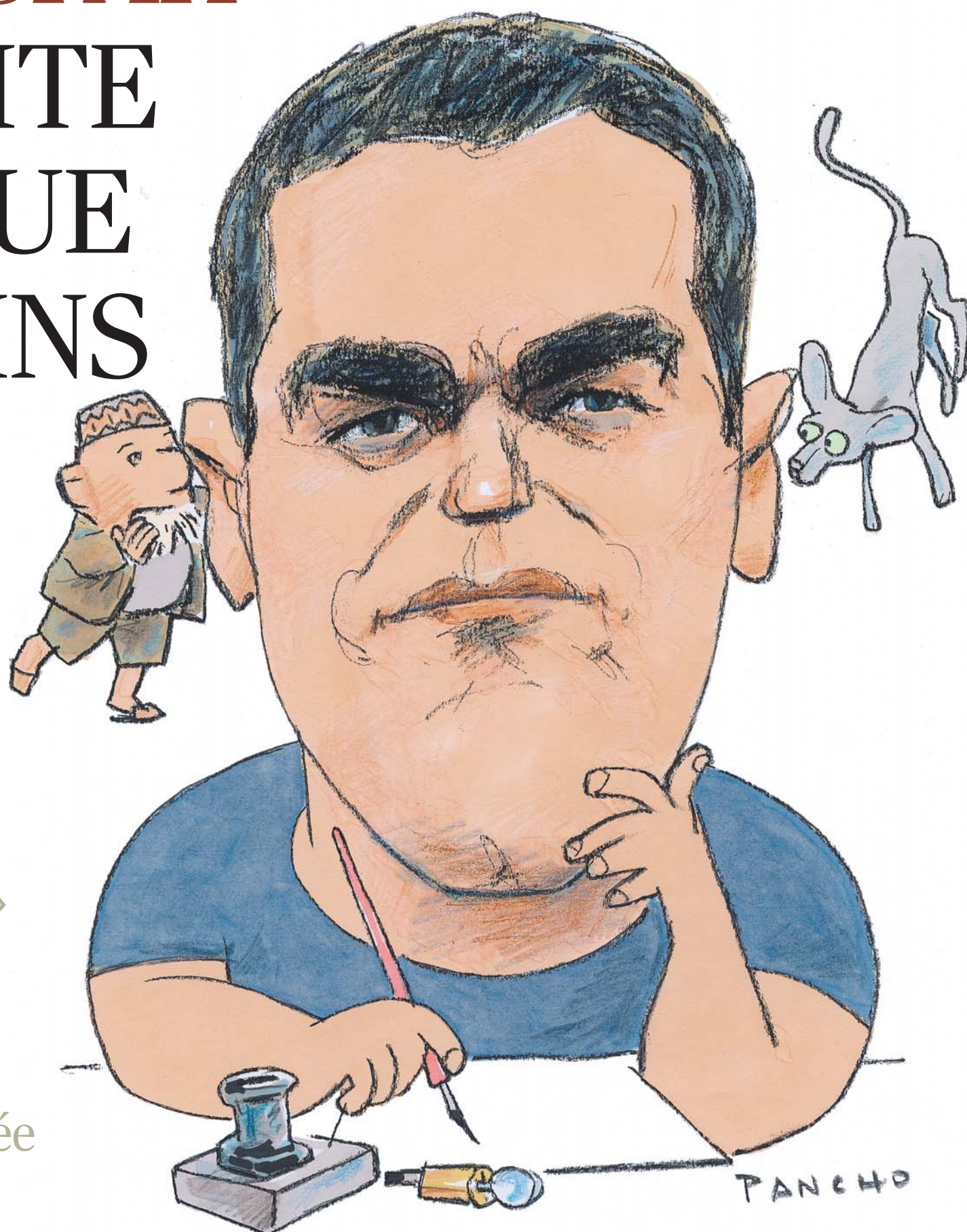
Des Livres

Vendredi 23 décembre 2005

JOANN SFAR LA PETITE FABRIQUE À DESSINS

Conversation à bâtons rompus avec le créateur de « Petit vampire » et du « Chat du rabbin », prolifique surdoué de la bande dessinée

Rencontre. Page 12.



Littératures

Simon Leys, Ben Schott : florilèges de textes courts ; et aussi Pierre Péju, Françoise Verny, Carlos Fuentes, Giuseppe Montesano. Pages 3 à 5

Louis XIV

Olivier Chaline s'affranchit de la stricte chronologie et explore le règne du Roi-Soleil dans toutes ses dimensions. Histoire. Page 8

Johan Heliot

Trois livres qui témoignent de tout le talent du jeune romancier ; et aussi Elisabeth Moon, trois anthologies... Science-fiction. Page 11

La jungle déguisée en démocratie

Rencontre à Naples avec Giuseppe Montesano, l'un des romanciers les plus polémiques d'Italie, qui épingle ses contemporains avec un humour féroce et un vrai talent d'écriture

Jour de pluie sur Naples. Sous l'averse, le chaos naturel de la ville prend des proportions comiques, prêtant à l'endroit des airs d'arène : chaque voiture paraît vouloir escalader celle qui la précède, les trottoirs glissent, des parapluies s'avancent toutes baleines dehors, prêts au combat. Il règne, partout, une sorte d'effervescence

CETTE VIE MENSONGÈRE (Di questa vita menzognera), de Giuseppe Montesano.

Traduit de l'italien par Serge Quadruppani, éd. Métailié, 210 p., 18 €.

humide, vibrante, désordonnée, à laquelle Giuseppe Montesano semble relativement étranger, comme s'il n'était pas tout à fait originaire du coin. C'est pourtant là qu'est né, en 1959, celui qui a donné rendez-vous dans la librairie Feltrinelli de la place des Martyrs, en plein centre historique. Et là aussi que ce romancier, l'un des plus polémiques d'Italie, puise la matière de ses livres – même s'il est installé depuis l'enfance dans une petite localité située hors de Naples, où il enseigne la philosophie à des lycéens.

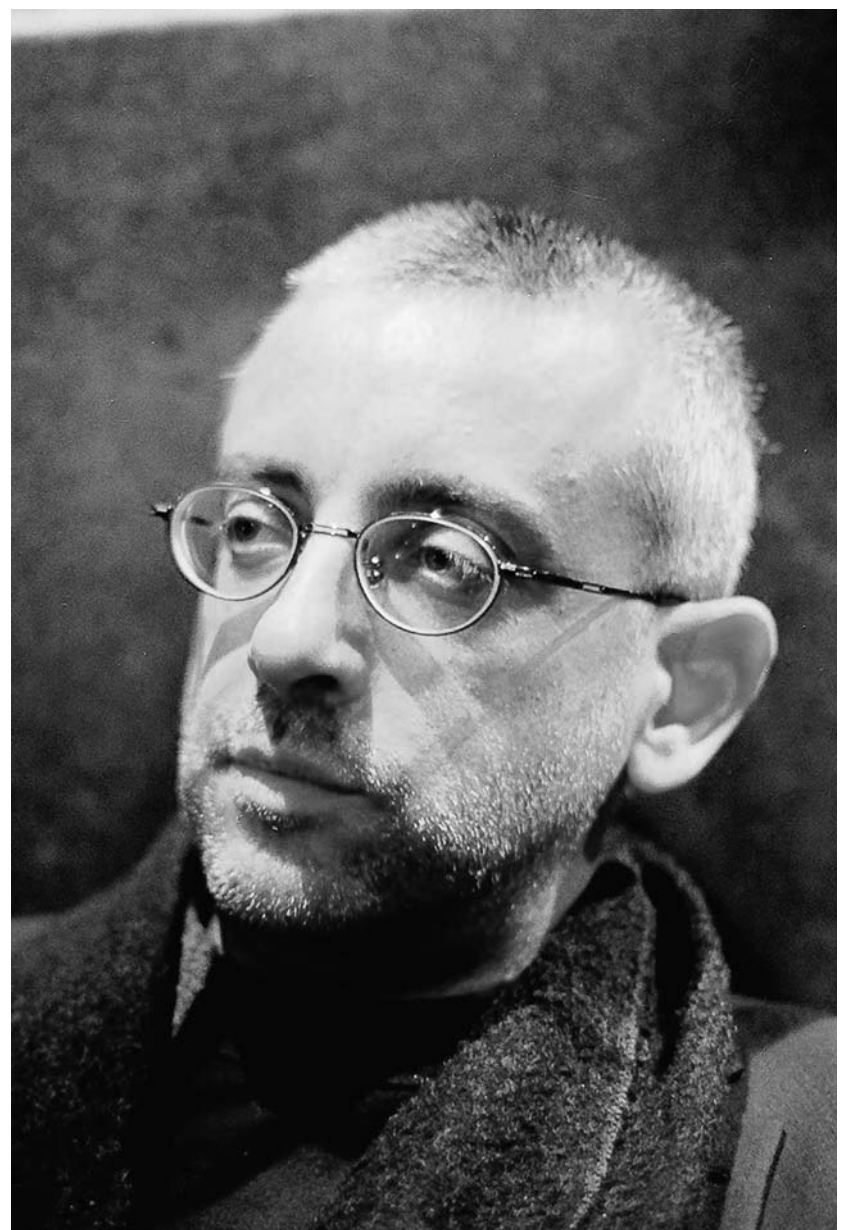
Vêtu d'un pardessus foncé, le teint pâle, l'air farouche, il ressemble moins à un écrivain ou à un enseignant qu'à une sorte d'espion pessimiste – ce qu'il est, d'une certaine manière. Un agent secret cinglant, qui observe ses compatriotes et leurs dirigeants, avant d'épingler avec une violence inouïe, un humour féroce et un vrai talent d'écriture les travers dont il les accuse. Et qui, ce faisant, divise son lectorat en deux : les inconditionnels, parmi lesquels de nombreux jeunes gens, et ceux qui « détestent absolument » son travail, comme il le dit lui-même. Dérive marchande, ignorance, cupidité, corruption, mensonges et cruauté, les vices qu'il dénonce n'ont évidemment rien pour plaire. Surtout quand les mêmes tares qui irriguaient son premier livre (*Dans le corps de Naples*, éd. Métailié, 2002) réapparaissent, avec, cette fois, des allusions transparentes à la vie politique contemporaine. Combinant l'acuité d'un œil extérieur et la finesse d'une parfaite connaissance des lieux, l'auteur met en pièces tout un système de valeurs frelatées.

C'est par l'intermédiaire d'un jeune homme de la petite-bourgeoisie, Roberto, que l'auteur nous infiltre dans ce monde effroyable. Las de son milieu, ce personnage entre dans l'intimité d'une

riche famille d'entrepreneurs napolitains, les Negromonte, dont l'un des grands soucis est – charmant euphémisme – « l'excédent d'argent liquide ». Ni dedans ni dehors, comme son auteur, Roberto regarde. Et que voit-il ? L'indifférence massive des plus forts pour la loi ; leur mépris pour les plus faibles ; l'épouvantable absolutisme des apparences. Et encore : la soumission du peuple au pouvoir de l'argent, son matérialisme, son manque d'esprit critique, l'incapacité de tous à distinguer le vrai du faux (« Faux, et qu'est-ce que ça veut dire, faux ? », demande l'un des protagonistes), la gloutonnerie érigée en loi (« Ça me plaît ? Je me l'achète ! », s'exclame un Negromonte) : une jungle déguisée en démocratie, où les puissants se rêvent en empereurs romains, se font construire des thermes, s'adjoignent des précepteurs, se piquent de culture et se comportent comme des bandits.

La jouissance et le profit

Sous les traits de la satire littéraire, beaucoup plus en vogue en Italie qu'en France, l'écrivain peint un monde à la fois hilarant et angoissant, où plus aucune règle ne semble en vigueur, plus aucun souci du bien commun, seuls la jouissance et le profit ayant



Giuseppe Montesano. NICOLAS PASCAREL POUR « LE MONDE »

voix au chapitre. Au royaume des fauxsemblants, la contrefaçon est reine. Peu à peu, Roberto découvre le projet qui occupe les Negromonte : racheter Naples, tout Naples, monuments historiques et musées compris, pour transformer la ville en un gigantesque parc d'attractions où chaque habitant jouerait son propre rôle. Un concept de « tourisme total », où le visiteur pourrait se balader du « Grand casino Villa

Brutus » à l'ancienne église de San Gregorio Armeno, transformée en restaurant et où les Negromonte n'hésitent pas à décrocher les tableaux du Caravage pour les offrir à leurs petites amies.

La critique de la société du spectacle est à son comble dans la peinture de ces mafieux incultes, roublards, capables de retourner à leur profit n'importe quel discours sur l'art et la vertu. Le tout dans une langue extraordinairement savoureuse, mélange de références littéraires et d'un dialecte napolitain dont Montesano se sert avec maestria. Longtemps, il a pourtant détesté Naples et tout le folklore qui s'y rattache, « les chansons, la pizza, la chaleur populaire », explique-t-il. Enfant, il écrivait déjà, mais très serré, très contraint par la grammaire, très admiratif de la littérature française du XIX^e siècle, comme « en défense de Naples et de son désordre », dit-il. Et puis un jour, la langue napolitaine l'a « traitreusement pris par l'épaule », imposant ce dialecte bondissant, prompt à supprimer certaines syllabes ou à en redoubler d'autres, qui donne à ses livres une cadence inoubliable. C'est dans ce parler formidablement vivant que s'érige le théâtre d'ombres de *Cette vie mensongère*, où prend forme un cauchemar terrible et pourtant pas si fou : la transformation du monde et de la vie elle-même en marchandise. ■

R. R.

RAPHAËLLE RÉROLLE

« Faire de la politique avec ses livres »

Quand on lui demande si certains personnages de son roman renvoient à des figures bien connues de la vie publique italienne, Giuseppe Montesano ne répond pas directement. Les lecteurs italiens, pourtant, ne se sont pas privés de deviner, sous les traits du chef de la famille Negromonte, ceux d'un ancien membre de l'entourage de Silvio Berlusconi, soupçonné de connivence avec la mafia et dont les activités font actuellement l'objet d'un procès, à Palerme. L'auteur, lui, redoute par-dessus tout que son roman soit tiré vers ce genre de polémique – sans compter (bien qu'il n'en fasse pas mention) les tracas

juridiques dans lesquels il serait probablement empêtré s'il se lançait dans une attaque frontale. « *Les Negromonte sont caractéristiques d'une certaine Italie qui a pris le pouvoir et qui ressemble à ses électeurs*, affirme-t-il seulement. *C'est cela, la tragédie. Ce sont des parvenus qui se prennent pour "le Guépard" et qui ne sont que "le Parrain"*. »

Sous forme d'allusions plus ou moins directes à des lois votées par les gouvernements Berlusconi, au premier ministre lui-même ou à la Maison des libertés (la coalition au pouvoir), Montesano ne redoute pourtant pas d'égratigner il Cavaliere et ceux qui le soutiennent. Au point

qu'il soit devenu nécessaire de changer d'éditeur ? Jadis publié par Mondadori, maison appartenant à Berlusconi, Montesano est passé chez Feltrinelli pour *Cette vie mensongère*. Là encore, pourtant, l'écrivain refuse le bruit que pourraient causer des déclarations fracassantes. « *Je ne crois pas à ça*, explique-t-il. *Les livres doivent parler d'eux-mêmes*. » Tout juste concède-t-il que chez Mondadori, « *le livre aurait peut-être été publié sans enthousiasme* » – autant dire par-dessous la jambe. *Magic People*, son dernier titre paru en Italie, est aussi sorti chez Feltrinelli, début novembre.

« *Un écrivain doit faire de la*

politique avec ses livres, pas avec ce qu'il raconte autour. C'est surtout quelqu'un qui regarde avec un œil libre, différent, sous la surface des choses », déclare Montesano, qui collabore par ailleurs à plusieurs publications, parmi lesquels *L'Unità* et le journal napolitain *Diario della settimana*.

Une chose est sûre : quelles que soient les piques lancées en direction des gouvernants, l'auteur n'en a jamais été inquieté pour autant : « *Pourquoi se donneraient-ils cette peine ?* demande-t-il. *La littérature a tellement peu d'importance pour eux... En Italie, la politique ne s'intéresse absolument pas à la littérature.* » ■

La chevauchée espagnole d'un jeune homme nommé Dos Passos

John Dos Passos (1896-1970) est-il aujourd'hui injustement ignoré, identifié à un grand livre, *Manhattan Transfer* (1925), et à une fameuse trilogie, *USA* (1930-1936), plus souvent citée que lue (1) ? Est-il cet écrivain qui ne survécut pas à son « Adieu à l'Europe » (titre d'un article publié par lui après son départ d'Espagne en 1937), à sa déception historique ? Peut-être tout cela à la fois. Et peut-être, pour le comprendre, faut-il lire son récit de jeunesse, jusqu'ici inédit en français, *Rossinante reprend la route*, écrit pendant ses premiers voyages en Espagne, entre 1916 et 1920, paru en 1922 – il avait alors 26 ans.

Ce texte pourrait fournir un sujet de thèse – elle existe certainement. C'est le roman d'un brillant jeune homme jouant avec sa culture, avec son Espagne mythique et littéraire, mais aussi avec la réalité sociale de l'époque, dans cette Europe à peine sortie de la première guerre mondiale, dans ce Sud déjà possédé par « *cette malencontreuse manie d'imiter les Anglais et les Américains* ».

L'Espagne éternelle s'appelle Don

Quichotte. C'est donc Rossinante qui reprend la route, de Madrid à Tolède, avec un drôle de couple, Télémaque et Lyaeus. Télémaque – surnom « Tel », clin d'œil aux diminutifs américains et à l'auteur, qu'on appelait « Dos » –, c'est le fils absolu (pendant un de ses voyages, en 1917, Dos Passos a appris la mort de son père, et ce deuil sous-tend le récit). Lyaeus est un autre nom de Bacchus, celui qui chasse les chagrins avec une certaine ivresse – on a dit ce personnage inspiré par l'un des compagnons de voyage de Dos Passos, le poète Dudley Poore.

Dans leurs déambulations, dans leurs « *conversations au bord de la route* », ces petits-enfants perdus du Quichotte croisent des écrivains – Antonio Machado, Pio Baroja et quelques autres –, résistants de toujours à la norme, figures de l'individualisme, qui, pour Dos Passos, symbolise l'âme espagnole : « *Les deux grandes figures qui incarnent à jamais l'Espagne en sont l'expression suprême : Don Quichotte et Sancho Pança. Don Quichotte, l'individualiste qui croyait au pouvoir*

de l'esprit sur toutes choses et qui par son désir s'appropriait le monde entier ; Sancho, l'individualiste pour qui le monde entier était nourriture terrestre. »

Mais ont-ils l'avenir pour eux, ou bien appartient-il « *à vous, les Américains, avec votre vigueur, votre vulgarité, votre inculture* » ? Où sont désormais les moulins à vent, en

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

Europe ou en Amérique ?

On pouvait espérer mieux comprendre sur quoi s'était brisé le rêve de Dos Passos en lisant l'essai de Stephen Koch, *Adieu à l'amitié*, qui analyse la rupture entre celui-ci et Hemingway au moment de la guerre d'Espagne. Son enquête est précise, sa documentation impeccable. Mais sa manière de romancer la fin de cette amitié exceptionnelle n'est pas convaincante. Et son ressentiment contre Hemingway – tellement

convenu, comme souvent à l'égard de grands écrivains – ne rend finalement pas justice à Dos Passos, dont il faut plutôt relire l'autobiographie, *La Belle Vie* – 1966, quatre ans avant sa mort (Gallimard).

Pour se reposer du livre assez irritant de Stephen Koch et rester dans la nostalgie de cette « *génération perdue* », rien de tel que le subtil roman de Monique Truong, une romancière née à Saïgon en 1968, dont la famille a émigré aux Etats-Unis six ans plus tard. Dans *Le Livre du sel*, Monique Truong réinvente le récit de Binh, un jeune Vietnamien engagé comme cuisinier, en 1929, à Paris, par Gertrude Stein et Alice Toklas.

Binh regarde avec une sorte de naïveté lucide ces deux femmes singulières qu'il désigne comme « *mes Madames* » – et il écrit toujours « *GertrudeStein* », comme un mot de passe. Il fait d'elles, de leur maison, de leur milieu, un portrait à la fois drôle et émouvant, tout en nuances. L'humour de Monique Truong se cache derrière ses observations en apparence factuelles et objectives. Exemple : « *Mis à part Miss Toklas,*

j'ai remarqué que GertrudeStein tend à éviter la compagnie des femmes. Elle les juge ennuyeuses. » Avec Binh, on fait une visite tout à fait inédite de ce fameux 27, rue de Fleurus, où habitait Stein et Toklas, et l'on rêve, en cette fin 2005, au temps où, selon Hemingway, « *Paris était une fête* ».

ROSSINANTE REPREND LA ROUTE (Rossinante to the Road again)

de John Dos Passos.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marie-France Girod, Grasset, 260 p., 14 €.

ADIEU À L'AMITIÉ, Hemingway, Dos Passos et la guerre d'Espagne (The Breaking Point)

de Stephen Koch.
Traduit par Marie-France Girod, Grasset, 380 p., 20,90 €.

LE LIVRE DU SEL (The Book of Salt), de Monique Truong.

Traduit par Marc Amfreville. Ed. Rivages, 300 p., 21 €.

(1) Gallimard « Quarto ».

Le « Traité d'athéologie » de Michel Onfray, qui a connu un grand succès et suscité plusieurs répliques, constitue l'une des pièces de la réflexion sur la laïcité ainsi que sur la place et les enjeux du religieux

L'intelligence de Dieu

Le succès du livre de Michel Onfray, *Traité d'athéologie* (Grasset, « Le Monde des livres », du 11 mars) est venu curieusement faire contrepoint au centenaire de la loi de séparation de 1905. Moins parce que les invectives qu'il contient rappellent les plus chaudes heures de l'anticléricalisme, qu'en raison d'une confusion introduite par l'ouvrage sur la nature et le sens de la notion de laïcité. Pris à la lettre, le professeur d'athéisme aurait pu faire oublier que les chrétiens ont eux-mêmes investi la loi, qu'ils se sont formés à son contenu. Ainsi, la frontière de la laïcité ne passe nullement entre croyants et athées, mais elle traverse et enrichit tout le champ du religieux. Emile Poulat évoque quelques épisodes de l'histoire mouvementée du christianisme au XX^e siècle.

En fait, au-delà du violent et injuste argumentaire d'Onfray à l'encontre des trois monothéismes, avec une prime de brutalité pour les chrétiens, ce livre a le mérite de montrer les limites intellectuelles d'un exercice classique : l'attaque anti-religieuse. A l'image de toute idéologie, l'athéisme a ses forces et ses faiblesses, ses hautes et ses basses eaux...

Comme l'explique Irène Fernandez dans l'un des ouvrages de réfutation de Michel Onfray (*Dieu avec esprit. Réponse à*

Michel Onfray, éd. Philippe Rey, 164 p., 14 €), la foi comprend mieux, avec moins de passion, l'athéisme que l'inverse. Ce qui est plus un devoir qu'un privilège. La théologie, de son côté, a forgé ses concepts « dans un rapport étroit et souvent dialectique avec la philosophie » (1). Le contenu de « bibliothèques millénaires » illustre l'effort de pensée qui a été déployé pour accéder à l'intelligence du message de la Révélation et, solidement, de notre condition d'homme. L'ouvrage fondamental de John P. Meier sur Jésus, comme l'encyclopédie consacrée à saint Augustin appartiennent à cet effort.

Persistence de stéréotypes

Deux autres essais viennent répondre à celui d'Onfray. Comme Irène Fernandez, un jeune écrivain de 30 ans, Matthieu Baumier, pointe quelques errements, notamment historique du *Traité d'athéologie*, par exemple, lorsque son auteur parle du « mariage d'amour entre l'Eglise catholique et le nazisme » (*L'Anti-Traité d'athéologie. Le système Onfray mis à nu*, Presses de la Renaissance, 246 p., 17€).

Dans *Le Nouvel Antichristianisme*, René Rémond (Entretiens avec Marc Leboucher, Desclée de Brouwer, 152 p., 18€) s'indigne de la persistance de stéréotypes contre le christianisme que le moindre regard objectif, ou la simple bonne foi, ne

devraient plus tolérer. Mais il n'y a jamais de violence verbale chez lui. L'historien aligne des faits et les analyse. Sa clarté d'exposition tranche avec le ton militant d'Onfray. L'Eglise, citadelle de l'obscurantisme ? Procès obsessionnel, archaïque, insiste Rémond. Plus personne ne peut ignorer les efforts de la théologie pour articuler la foi et la raison ou le travail d'un siècle d'exégèse critique de la Bible. Répression morale et politique ? L'historien catholique ne nie pas la puissance de la tradition ascétique et doloriste du christianisme, mais démontre aussi comme le message du Christ des *Béatitudes* fut un message de libération : le christianisme n'a rien vu avec « une quelconque invitation à la résignation ».

Rappelant que l'Eglise, en eût-elle le souhait, n'a plus les moyens de contrôler les partis et les esprits, René Rémond cherche à comprendre les origines de cette remontée d'antichristianisme. Pour lui, c'est le masque d'un « ultralibéralisme » qui n'est pas seulement économique, mais moral, qui nivelle les valeurs au nom d'un prétendu droit absolu au « bonheur », d'une « idéologie libertaire » qui confond liberté et licence, d'un « néopaganisme », enfin, qui a conduit le XX^e siècle aux pires idolâtries.

Le livre dirigé par Olivier Boulnois et préfacé par Mgr Lustiger, *Je crois en un*

seul Dieu, rassemble des contributions de théologiens parues dans la revue catholique internationale *Communio* entre 1975 et 1991 (dont Joseph Ratzinger, futur Benoît XVI, et de Hans Urs von Balthasar). Analysant les différents articles du *Credo*, l'ouvrage illustre et développe avec une grande rigueur spéculative – mais une spéculation directement reliée, à l'expérience concrète du croyant – ce postulat formulé par l'auteur : « L'objet de la foi est intelligible *de part en part*. » Cette affirmation élémentaire est centrale, dans la mesure où elle permet de se soustraire à l'idée fautive selon laquelle la foi appartient au domaine de l'irrationnel, de l'invisible, du sensible. Il y a donc là quelque chose à penser, à articuler.

De la dimension collective de la religion et de la foi professée en commun, Michel Onfray fait sa principale cible. En revanche, de la multiplicité des possibles rapports individuels à la foi, il ne dit mot. Bernard Sichère, philosophe et écrivain, témoigne dans *Catholique* (Desclée de Brouwer, 160 p., 19€) de l'un de ces possibles. Démontrant qu'à l'intersection du sensible et du raisonnable, du collectif et de l'individuel, l'appartenance à une religion – et même la simple qualité de *fidèle* – ne constitue en rien un frein à la liberté de penser. ■

PATRICK KÉCHICHIAN ET HENRI TINCQ

Olivier Boulnois : « Toutes les mauvaises raisons de croire ont disparu »

Vous avez dirigé l'ouvrage *Je crois en un seul Dieu*. Hans Urs von Balthasar et *Communio* commentent le *Credo* (PUF, 392 p., 21€) Quel est le sens de votre démarche ?

J'ai voulu présenter une compréhension globale de la foi catholique. La foi n'est pas un cri. Je suis donc parti des articles de foi du *Credo*. Pour chacun, j'ai repris le commentaire de Hans Urs von Balthasar, paru dans la revue *Communio*, puis celui d'un philosophe ou d'un théologien. L'ouvrage est donc à la fois polyphonique et unifié par le génie universel de Balthasar. Il propose de renouveler la tradition de l'« intelligence de la foi » : il affronte sans concession les principales difficultés de la foi catho-

que, et montre sa pertinence actuelle, notamment philosophique. Chacun pourra ainsi explorer ses raisons de croire, ou de ne pas croire...

Le *Credo* est-il la bonne réponse à l'athéisme ?

L'athéisme philosophique n'a plus beaucoup cours. Nul ne se propose plus sérieusement de démontrer la non-existence de Dieu ou de réfuter la foi en Dieu. Nous sommes plutôt dans une ère où toutes les convictions se valent. Et l'athéisme est aujourd'hui une idéologie, une croyance parmi d'autres. Lorsqu'une idéologie demande que nous croyions en elle (c'est-à-dire que nous y soyons fidèles), elle devient une religion séculière. Elle attend de nous une attitude

religieuse pour un objet censé être scientifique ou source de progrès. Mais dire « je crois en un seul Dieu », c'est viser un objet absolument unique, différent de tous les autres. Le chrétien est celui qui met sa foi en le seul être qui soit digne de foi : Dieu. Le christianisme ne se donne pas pour autre chose que ce qu'il est : une pure foi. Il refuse de croire en tout ce qui n'est pas crédible : « *Nous sommes les athées de tous les faux dieux* », disait saint Justin.

L'idéal de laïcité peut-il coexister avec la forte affirmation de l'identité religieuse ?

La « laïcité » est la version française d'un phénomène typiquement chrétien, la séparation du pouvoir temporel et du pou-

voir spirituel. D'une part, la loi, le pouvoir politique, est une nécessité pour l'homme ; de l'autre, l'homme est fait pour Dieu, et non pour l'Etat et ses idoles. Les deux dimensions s'articulent en chacun de nous. C'est pourquoi la laïcité peut être une chance pour le christianisme. Toutes les mauvaises raisons de croire ont disparu : alliance du sabre et du goupillon, rôle de compagnon de route du Parti, etc. Il ne reste plus que la rencontre personnelle avec le Christ. Et là, la mission de l'Eglise, c'est-à-dire de chaque chrétien, est de dégager la figure du Christ des fausses représentations. L'essence du christianisme, ce n'est ni la morale, qui est universelle, ni la discipline ecclésiastique,

dont on nous rebat les oreilles, ni même la doctrine : c'est la personne du Christ. La question décisive n'est pas de savoir si nous adhérons à un catalogue de thèses, à un programme idéologique, c'est de savoir si nous pensons qu'un Dieu nous aime. Le *Credo* et la théologie sont indispensables, mais ce sont des moyens. Ils ne sont là que pour exprimer cette vérité très simple : Dieu est-il amour ? Telle est la vraie question qu'on se garde bien de poser.

Foi et raison s'opposent-elles ?

La foi chrétienne est de part en part rationnelle, elle le proclame depuis l'origine. Pas au sens des sciences démonstratives, mais d'abord parce qu'elle a une



« La Cène » de Joos Van Cleve. CHRISTIAN MILOVANC

signification intelligible, et surtout parce qu'elle suppose la rationalité du monde et celle de l'homme. A l'heure où la rationalité est elle-même minée par le doute et la domination de l'efficacité pratique, la foi chrétienne est la seule à croire dans la raison humaine. C'est surtout lorsqu'elle ne croit plus en elle-même que la raison paraît s'opposer à la foi.

PROPOS RECUEILLIS PAR P.K.

De Bloy à Mitterrand, destins de catholiques

LA QUESTION RELIGIEUSE ET SES TURBULENCES AU XX^e SIÈCLE
d'Emile Poulat

Berg International, 336 p., 28 €

Dans une baroque galerie de portraits, l'historien Emile Poulat montre l'infinie diversité des engagements dans la foi catholique. Ils s'appellent Achille Dauphin-Meunier, Léon Bloy, Johannes Wehrle, Miguel de Unamuno, François Mitterrand, Jean-Augustin Maydiou, Maurice Montuclard, etc. Les uns sont de parfaits inconnus, les autres très ou mal connus. Ils sont de toute génération, de gauche ou de droite, conservateurs ou progressistes, intransigeants ou modernistes. Qu'ont-ils de commun ? Un certain tempérament catholique. De cette foi puissante ou fragile, convaincue ou flottante, qui ne se classe pas aisément dans des moules, mais transforme des vies, leur donne un sens, suscite des engagements, en fait des vies de saints ou de mendiants.

Au soir de sa carrière, Emile Poulat, monument de l'histoire du catholicisme, découvre enfin... l'histoire. Son livre est, à la fois, une galerie de portraits et un manifeste. Poulat, qui a écrit tant d'essais, de sommes et de synthèses, a la révélation de sa vie : l'histoire ne peut plus être « a-céphale », c'est-à-dire sans tête, anonyme. L'histoire, purement narrative, des mouvements, des idées, des institutions a fait son temps. Elle doit céder la place à des visages, des cœurs, des pensées, des passions intérieures. A ces petites histoires qui font la grande Histoire.

Où trouver mieux que dans le vif catholique l'application de ce beau principe ? Voilà une religion qui est tout à la fois famille d'esprit, institution, manière de vivre, source d'inspiration pour les artistes, écrivains, politiques. Le principal mérite du livre de Poulat est de montrer la pluralité des itinéraires, des convictions, des comportements, des scepticismes. A le suivre, on mesure le fabuleux trésor d'une

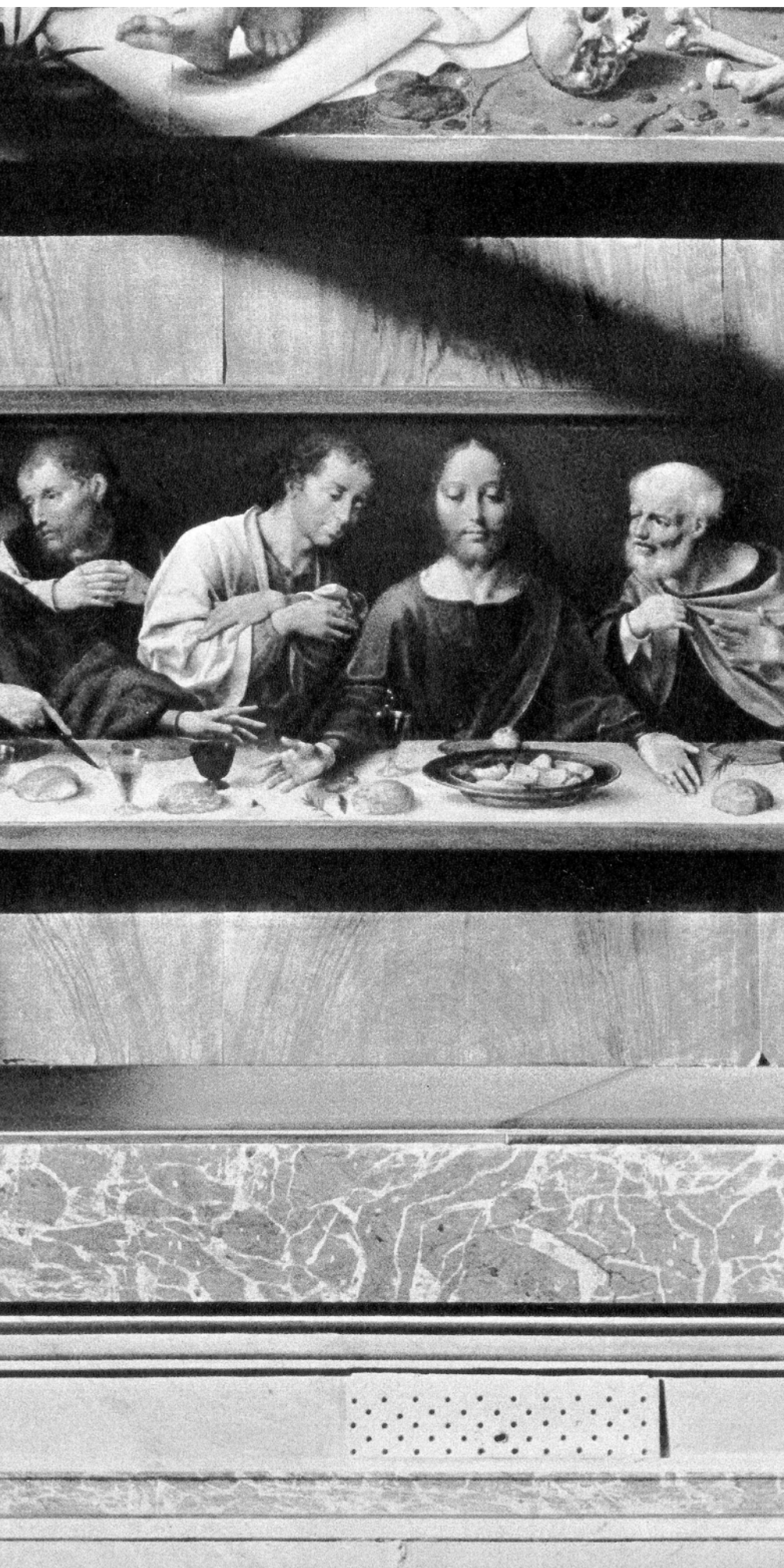
Eglise qui a suscité tant de vocations diverses, mais on y découvre aussi une auberge espagnole où se côtoient des intégristes, des modernistes, des agnostiques, de ceux qui ont un tempérament de feu ou des tièdes à vomir, de ceux qui ont un rapport exécrable à l'institution, d'autres qui n'osent faire un pas hors de son sillon.

Au fil de pages parfois magnifiques, on découvre un Léon Bloy « pauvre du Christ », venu de la famille « du christianisme insatisfait des béatitudes, du christianisme fraternel de l'Eglise primitive, du christianisme dépouillé de François d'Assise ». Un François Mitterrand dérangé par la foi de son enfance catholique. On partage les tourments d'un Alfred Loisy, au soir de sa vie, exécuté condamné, persécuté au début du siècle par Pie X pour crime de « modernisme », mais réglant d'infinis comptes avec Pie XI, « le pape le plus malfaisant depuis des générations, à côté de Hitler et de Mussolini dans la conjuration contre la liberté de l'esprit, sous couleur de lutte contre le

communisme ». Loisy était tout sauf une forte tête. Il est mort convaincu non pas d'avoir eu toujours raison, mais, écrit Poulat, sûr que « l'Eglise ne pourrait indéfiniment freiner le travail de la pensée chrétienne sur elle-même ou dans les conditions nouvelles qui lui étaient faites ».

Poulat n'est pas loin de le penser aussi. Pour lui, l'événement majeur du catholicisme au XX^e siècle fut, non pas la naissance et l'effondrement de l'Action catholique, mais la « crise moderniste », celle qui, outre Loisy, condamna les Lagrange, Duchesne, Sangnier, avant d'exclure, plus tard, les Chenu, Congar, Teilhard depuis réhabilités. Crise toujours recommencée, obligeant l'Eglise à un perpétuel effort de « révisionnisme culturel ». La leçon de cette galerie de portraits est bien une leçon de liberté : celle des enfants de Jésus-Christ qui, dans ou hors de leur Eglise, tentent, chacun à sa manière et dans le tréfonds de sa conscience, de lui rester fidèles. ■

H. T.



OFF (« LE LOUVRE REVISITÉ ») ÉD. CONTREJOUR

La scrupuleuse enquête historique de John Paul Meier sur Jésus

UN CERTAIN JUIF, JÉSUS LES DONNÉES DE L'HISTOIRE.

T. 1. Les sources, les origines, les dates ;

T. 2. La parole et les gestes ;

T. 3. Attachements, affrontements, ruptures

de John Paul Meier.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Bernard Degorce (t. 1 et 2 seulement), Charles Ehlinger et Noël Lucas. Cerf. « Lectio Divina », t. 1 496 p. 35 € ; t. 2. 1 330 p., 80 € ; t. 3. 752 p., 50 € ; t. 4 à paraître.

Attention, chef-d'œuvre ! On ne manque pas de belles et grandes études sur l'historicité de Jésus, y compris récentes, mais aucune ne peut prétendre rivaliser avec le monument consacré au sujet par John Paul Meier dans les années 1990, et encore moins le remplacer.

Prêtre catholique, professeur de Nouveau Testament dans divers séminaires et à la Catholic University of America de Washington avant de rejoindre la très prestigieuse Notre Dame University dans l'Indiana, l'auteur ne masque certes pas sa foi, mais il réussit à en faire totalement abstraction pour donner ce qui est l'enquête la plus approfondie, la plus honnête, la plus scientifiquement conduite que l'on puisse lire aujourd'hui sur le Jésus historique. Comme il le rappelle d'emblée à la suite de Thomas d'Aquin, à propos de Jésus, on doit distinguer entre « ce que l'on sait par la raison et ce que l'on affirme par la foi. Cet ouvrage se limite au premier des deux domaines », ce qui ne diminue en rien l'intérêt qu'il peut y avoir pour le croyant, le théologien ou l'exégète à s'appuyer sur les résultats de la recherche historique.

Admirable examen des sources

Meier avance donc à visage pleinement découvert et, dès les premières pages, on reste comme ébloui par la rigueur de la méthode, la finesse des analyses, la justesse des conclusions. Là où l'historien agnostique serait prêt à admettre la validité d'un renseignement tiré d'une source unique, Meier cherche la faille avec obstination et n'accepte de conclure qu'après avoir écarté par la raison toutes les objections, avoir levé tous les doutes. Son examen des sources est de ce point de vue admirable et rend obsolètes des centaines d'études où la part de l'imagination intellectuelle, qu'il juge sans limites, l'emporte de loin sur l'objectivité de l'historien et la réalité des textes. Ainsi sont écartés du

débat, après examen approfondi, aussi bien les Évangiles apocryphes que les textes de Qumran, pour s'en tenir aux quatre Évangiles canoniques, « les seuls documents majeurs qui contiennent des ensembles importants de matériaux utilisables pour une recherche du Jésus historique ».

C'est que Meier montre une exigence terrible avant d'accepter un renseignement, qu'il le passe au crible de multiples critères sur lesquels il s'explique longuement. A cela s'ajoute une connaissance impeccable et de l'environnement culturel de la Judée au I^{er} siècle et des rouages de l'administration romaine, ce qui lui évite de broder sur de pseudo-renseignements. Ainsi le recensement, que Luc place au moment de la naissance de Jésus, est évacué comme il se doit, car il relève de la « théologie rédactionnelle », selon une heureuse expression de l'auteur au sujet de la description de Jean par Luc.

L'historien se régale d'autant plus que Meier pose toutes les questions, sans exception, même celles qui ont longtemps gêné les Églises : Jésus avait-il des frères et sœurs (oui, probablement) ; Jésus était-il marié (probablement pas, pour des raisons religieuses) ? De même, on reste admiratif devant l'établissement de la chronologie qui aboutit à faire commencer le ministère public de Jésus dans le courant de l'an 28 et sa mort le 7 avril 30 (une coquille a fait écrire 1930 !), dates en effet les plus probables.

On ne peut donner qu'un mince aperçu du talent et, surtout, de l'honnêteté scrupuleuse de Meier, que la lecture du deuxième volume rend encore plus manifestes, car il y aborde les questions les plus difficiles. D'abord celle de l'enseignement de Jésus sur l'avènement du Royaume de Dieu, notion complexe dont il n'est pas facile de cerner le contenu exact, et peut-être variable, dont Meier tente de débrouiller ce que Jésus a pu enseigner réellement. Ensuite celle des miracles, qui rend perplexes les hommes de notre temps, mais dont Meier tente de comprendre la place et la fonction dans les Évangiles, sans reculer devant l'examen de l'historicité même des faits. Son analyse de la marche sur les eaux est un modèle du genre et, s'il conclut contre le caractère historique des faits, ce n'est pas tant par respect des lois de la nature qu'en application des critères définis au premier volume, et qui lui semblent violés dans les récits de ce miracle particulier.

D'aucuns s'étonneront de la démarche, mais, à bien y réfléchir, c'était le seul moyen de ne pas récuser les récits anciens au nom de convictions modernes et de donner une chance, en quelque sorte, à l'ensemble de la tradition historique – ou qui se prétend telle – sur Jésus.

Zèle implacable

Le troisième volume paraît s'enraciner dans un terrain historique moins incertain, puisqu'il soumet à un examen rigoureux l'entourage de Jésus, ses disciples, ses interlocuteurs divers, ses adversaires ou concurrents, sans oublier les foules qui viennent l'écouter et qui jouent un rôle important en attirant sur lui l'attention des notables juifs et des autorités romaines.

Suivant la même méthode rigoureuse, Meier s'attache à chacun, et décapte avec un zèle implacable les hypothèses échafaudées sur des données trop souvent incertaines. Comme dans les volumes précédents, Meier se distingue de ses devanciers et de ses émules par l'engagement total de sa démarche, par le souci d'aller au bout de l'enquête, de ne rien lâcher avant d'avoir fait le tour des opinions possibles et d'avoir envisagé tous les éclaircissements possibles. On retrouve dans cette somme le souci d'exhaustivité qui marquait le traitement des récits de la Passion par Raymond E. Brown (« Le Monde des livres » du 22 avril), avec la même clarté d'exposition qui ne se laisse jamais écraser par l'érudition.

Rien ne reste dans l'ombre, et des vérités reçues comme invariables depuis des lustres sont impitoyablement remises en question, ou du moins ébranlées, sur les Pharisiens ou les Esséniens. Chef-d'œuvre, disions-nous en préambule, chef-d'œuvre d'honnêteté d'abord, et ce n'est pas la moindre des raisons de lire ce monument désormais incontournable. ■

MAURICE SARTRE

Signalons également la sortie du deuxième volume des *Écrits apocryphes chrétiens*, sous la direction de Pierre Geoltrain (décédé en 2004) et Jean-Daniel Kaestli. Après un premier volume paru en 1997, ce second tome contient les écrits, pour la plupart tardifs (surtout entre les IV^e et VIII^e siècles) sur Jésus, Marie, Joseph ou les apôtres, ainsi que des apocalypses, des épîtres et des homélies. (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2208 p., 69 € jusqu'au 31 décembre, 79 € ensuite.)

Prénom : Augustin, nom : Occident

Depuis plus de quinze siècles, Augustin hante l'Europe. En un sens, il l'incarne. Car il n'a pas seulement marqué de son empreinte le dogme chrétien. Son influence s'étend à la philosophie, la littérature, la politique, l'histoire. On la repère de la fin de l'Antiquité à l'âge classique, de la Renaissance au XX^e siècle. Pour arpenter ce continent, il fallait au moins une encyclopédie. La voici : 465 articles, près de 200 auteurs, les meilleurs spécialistes, cela va de soi. Cette somme éclaire toutes les facettes, toutes les aventures d'Augustin à travers les siècles : l'homme, les œuvres, les querelles du temps, les concepts-clés.

Le moindre périple dans cet univers convaincant que l'image du catholique de choc n'est qu'une partie du tableau. Elle correspond évidemment à une réalité : Augustin est bien le penseur du péché originel, de la chute, de l'impuissance humaine et de la grâce divine comme seule puissance et seul recours. Il a effectivement justifié la place subordonnée des juifs, confortant les politiques médiévales de ghettoïsation. On le voit encore condamner toute forme de contraception, d'adultère et même de fornication (celle-ci est élégamment définie : « ce que les hommes qui n'ont pas d'épouse font avec les femmes qui n'ont pas de mari »). Toutefois, on ne saurait oublier que Calvin s'est nourri, lui aussi, de la pensée d'Augustin, et Luther plus

encore. Le protestantisme s'est présenté, en partie, comme un retour aux données augustiniennes fondatrices, par-delà les dérives et déformations engendrées par l'histoire de l'Église.

La richesse d'Augustin : être toujours en mouvement, intermédiaire permanent entre des pôles dispersés. Naître en Afrique du Nord, au milieu du IV^e siècle de notre ère, c'est déjà grandir à la charnière de deux mondes. D'un côté, culture grecque et romaine, héritage des philosophes. Augustin lit

**CHRONIQUE
ROGER-POL
DROIT**

Cicéron et les traductions latines de textes platoniciens par Marius Victorinus. De l'autre côté, foi chrétienne, révélation, appel, irréductibles à la raison. Le destin d'Augustin se définit en fin de compte dans cette série de passages, graduels ou brusques, entre antiquité païenne et christianisme, grec et latin, raison et conversion, lumière de Méditerranée et bientôt brumes du Nord. N'est-ce pas, aussi, le destin de l'Europe ?

Comme auteur, cet écrivain-fleuve a inauguré plusieurs genres promis à une vaste postérité dans la culture occidentale. Avec les *Confessions*, il a imposé le mouvement du retour en

soi-même – autobiographie, introspection, exploration de l'intériorité, voire autofiction. Avec *La Cité de Dieu*, il a renouvelé le genre utopique, réinventant une politique de la spiritualité. Dans ses quelque trois cents lettres conservées, dans ses multiples traités contre les ariens, les manichéens, les pélagiens, les donatistes, il a renouvelé le style réfutatif, annonçant le pamphlet, parfois la satire ou même le manuel de propagande. Ce qui peut s'entendre autrement : Augustin incarne aussi la dimension fondamentalement polémique de la pensée occidentale, sa manière de se définir à mesure en combattant.

Il n'a cessé en effet de démonter les doctrines qu'il croyait fausses et dangereuses. Une vaste part de son œuvre est composée de traités ou de sermons « contre ». Parmi les controverses célèbres qui ont traversé l'histoire, celle qui opposa Augustin à Pélagie est cruciale : contre le moine britannique qui voulait rétablir une part d'autonomie de la liberté humaine, Augustin maintient et développe l'idée que nous sommes si déçus que seule la grâce divine nous sauve. Un beau travail renouvelle l'approche de ce conflit, en analysant ses aspects sociaux (1).

Un saint producteur et pourfendeur d'hérétiques, sermonneur infatigable et défricheur de dogmes ? Pas seulement. Au contraire, Augustin est moins une figure de l'Église qu'un visage de notre

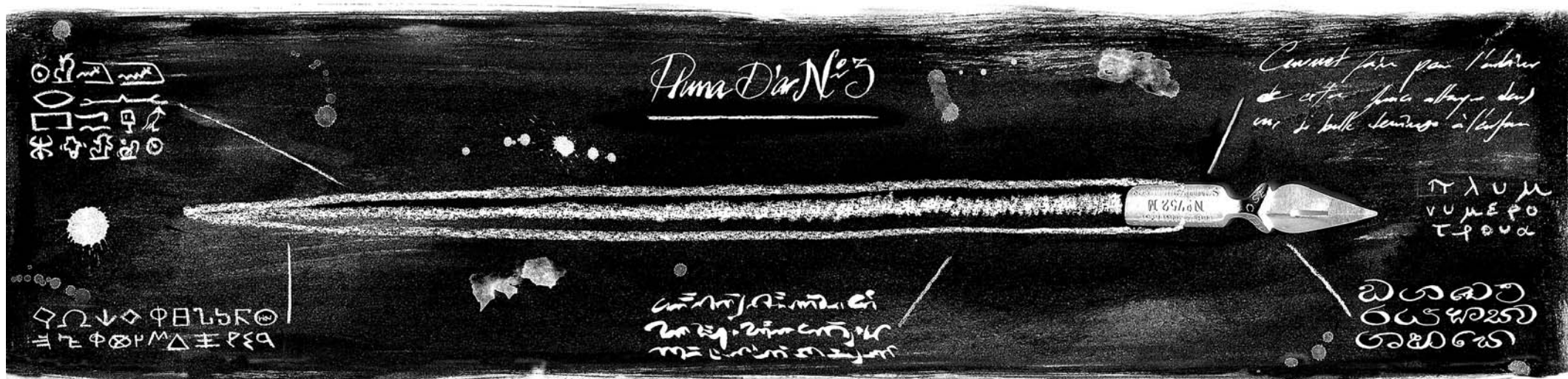
civilisation. Il ne lui manque presque aucun trait de la galaxie Europe-Occident : analyses conceptuelles, prétention à l'universalité, complexité de l'amour, ambiguïtés du politique. C'est pourquoi il ne cesse de hanter bon nombre de modernes, qu'ils soient théologiens ou bien philosophes, comme Hannah Arendt, qui lui avait consacré sa thèse, sous la direction d'Heidegger, et qui n'a cessé de s'y référer.

A la planète Augustin fait défaut, ce n'est pas une surprise, la composante matérialiste, hédoniste et sensualiste, de notre histoire. Dans cette fabuleuse poupée russe, on trouve fort peu le goût des substances, l'amour du corps, le respect du féminin, la jouissance du multiple, la paix du silence. Et même la tolérance vraie. Ce n'est pas pour rien qu'il évoque l'Occident.

**ENCYCLOPÉDIE SAINT AUGUSTIN
La Méditerranée et l'Europe
IV^e-XXI^e siècle**

Sous la direction d'Allan D. Fitzgerald
Edition française sous la direction de Marie-Anne Vannier
Préface de Serge Lancel
Ed. du Cerf, 1 492 p., 120 €.

(1) Les Virtuoses et la Multitude. Aspects sociaux de la controverse entre Augustin et les pélagiens, de Jean-Marie Salamito. Jérôme Millon, « Nomina », 350 p., 29 €.



SERGIO AQUINO

L'amour des belles lettres

Une fascinante somme de savoirs sur l'écriture, phénomène qui accompagna l'entrée de l'homme dans l'Histoire

A l'époque où l'apprentissage de l'écriture pose à la pédagogie et à la société de si difficiles problèmes, il était pertinent de réunir des textes essentiels sur ce phénomène. Non sur l'ontogenèse qui conduit un enfant, et parfois un adulte, d'une parole encore incertaine à la maîtrise des gestes inscripteurs du verbe, au graphisme, mais sur une phylogénèse inscrite dans l'histoire globale de l'humanité. Le phénomène mondial qui projette du sens, de la pensée, du récit, du mythe et de la réalité rapportée sur un support et les rend visibles, l'« écriture » donc, accompagne l'entrée de l'espèce humaine dans l'Histoire. Elle redouble la parole et organise ce que Barthes appela (à propos du Japon) l'« empire des signes ».

L'éditeur a réuni une dizaine de textes essentiels et difficilement trouvables portant sur l'*Histoire et l'art de l'écriture*, sur ses rapports avec les civilisations et l'art graphique, sur la calligraphie, le « beau lettrage », dit calligramme par Apollinaire, enfin sur la technique de la « galaxie Gutenberg », la typographie. Une somme fascinante de savoirs signée de deux grands noms : celui d'un linguiste, d'abord, Marcel Cohen, introducteur en France de la sociologie du langage, spécialiste de l'amharique (éthiopien), chroniqueur savoureux

de langue française dans *L'Humanité* et historien du français, personnalité exceptionnelle et généreuse qu'il faut redécouvrir. On réédite ici un livre majeur paru en 1958 et épuisé, *La Grande Invention de l'écriture et son évolution*. Cette synthèse couvre la totalité du domaine, l'inscrivant dans l'histoire des signes humains, parcourant toutes les civilisations et leurs procédés pour fixer la parole, décrivant les rapports entre la structure des langues et leur représentation idéographique et alphabétique ainsi que la sélection d'un « graphisme correct » (l'orthographe). Cette synthèse dépasse largement l'intérêt linguistique pour constituer l'un des chapitres de cette nouvelle histoire instaurée par l'École des Annales.

Car qui dit écriture dit fixation, mémoire et transmission des signes que requièrent non seulement la pensée, le récit, les « histoires » qui fondent tout autant l'Histoire que la science (l'« histoire naturelle »), l'art du langage et la poésie, mais aussi les relations humaines, commerce, transmission du pouvoir politique, mythes et croyances, jusqu'aux « saintes écritures » des monothéismes. L'écriture, ou plutôt les écritures sont les signateurs des civilisations qui ont limité le rôle de l'oralité, et les révélateurs de ce qu'on a appelé – dans un vocabulaire hérité de l'Allema-

gne romantique – la « psychologie des peuples ». C'est l'intitulé d'un colloque de 1963, qui suit ici l'ouvrage de Cohen et réunit les noms illustres d'historiens, d'anthropologues et de linguistes tels que Raymond Bloch, James Février, auteur d'un autre livre important sur l'écriture, le sinologue Marcel Gernet, l'ethnologue Alfred Métraux et d'autres. Texte introuvable, passionnant, ouvert sur des discussions et des « confrontations » dont les échos toujours actuels sont à réentendre.

Plusieurs développements (sur l'imprimerie, la technique des tracés, les fonctions ornementales des écritures calligraphiées...) amorcent la seconde partie de l'ouvrage, confiée à Jérôme Peignot, artiste du langage écrit, romancier, spécialiste de la calligraphie et, par tradition familiale, de l'art typographique. Sa contribution est multiple : trois textes, « De l'écriture à la typographie » (1967), « Du calligramme » (1978) et « Calligraphie » (1983). Remarquables non seulement par leur érudition, mais par la passion esthétique qui les anime, ces trois études établissent le lien essentiel entre écriture et arts plastiques, évident pour les cultures chinoise et arabe, et qui fut manifeste dans les civilisations d'écriture romaine.

Je me permettrai d'ajouter une référence à cet

ouvrage qui bénéficie d'une admirable bibliographie mettant à jour celles des livres ici republiés, signée Peignot et Grinevald. Il s'agit de la thèse, sans doute largement fantasmée, de ce grand interprète de l'évolution humaine que fut Auguste Comte, dans son étonnant *Système de politique positive*. Selon lui, l'écriture est fille de la « mimique » et de la danse, la main en mouvement représentant le corps, alors que la parole est l'enfant du chant, de la musique, et leur rencontre se fit comme un acte d'amour entre puissances égales, non dans la subordination du trait à la voix, idée que dénonça naguère avec passion Jacques Derrida dans sa *Grammatologie*.

Histoire et Art de l'écriture épuise presque les savoirs nécessaires pour suivre ce débat et pour participer à ceux d'aujourd'hui. Les éditeurs ont fait suivre le texte de Peignot sur la calligraphie, en hommage à un art perdu en Europe, d'un article écrit par le grand calligraphe Charles Paillason pour l'Encyclopédie, article qui célèbre à la fois la technique et ses instruments, le corps, ses positions et ses gestes, l'appel quasi amoureux des formes, avec des exigences proprement « artisanales », c'est-à-dire créatrices, mobilisant une maîtrise psychologique et corporelle au service de l'objet désiré : la beauté graphique.

A trois cents ans de distance, le même amour de l'art se retrouve dans les textes de Peignot, y compris un « Répertoire : thèmes et grands noms des dynasties de l'écriture et de la typographie », où l'on apprend par exemple que le caractère appelé Peignot fut créé par le grand affichiste Cassandre, dont les œuvres graphiques et typographiques faisaient dire à Blaise Cendrars avec quelque imprudence que « la publicité est la plus belle expression de notre époque » ; c'était en 1928...

Pour s'interroger en connaissance de cause sur les avatars de l'écriture en ce début de XXI^e siècle, la lecture de ce recueil est, maintenant qu'il existe, indispensable. ■

ALAIN REY

HISTOIRE ET ART DE L'ÉCRITURE
de Marcel Cohen et Jérôme Peignot.

Ed. Robert Laffont, « Bouquins », 1216 p., 30 €.

Une remarquable synthèse sur le mouvement socialiste en France De l'utopie à la gestion

HISTOIRE DU SOCIALISME FRANÇAIS

de Pierre Bezbakh.
Préface de Maurice Agulhon, Larousse, « Bibliothèque historique », 328 p., 19 €.

Victime de sa réputation d'éditeur d'ouvrages de référence, Larousse ne retient guère les critiques, découragés sans doute par le volume des sommes à expertiser. Pourtant, au hasard des déclinaisons et des réemplois, force est de constater que bien des entreprises de la vénérable maison méritent la bonne opinion qu'on leur accorde de confiance. Dans une « bibliothèque historique » où s'inscrivent depuis peu les cinq volumes d'une *Histoire du monde* des plus recommandables (pensez ! le monde antique confié à la tutelle scientifique de Claude Mossé, l'ère médiévale à celle de Georges Duby, les temps modernes à Jean Delumeau, les XIX^e et XX^e siècles respectivement à Theodore Zeldin et Jean-Pierre Rioux, et chacun vendu 19 € seulement...), paraît une *Histoire du socialisme français*, synthèse idéale au terme de la célébration du centenaire de la SFIO, née en avril 1905.

L'ouvrage reprend en fait un volume de la collection « Les

compacts » de Bordas, *Histoire et figures du socialisme français*, paru en 1994. Mais il est si généreusement augmenté, refondu même pour la circonstance, qu'on saluera la reprise comme bien mieux qu'une réédition.

Il n'est pas indifférent que ce soit un spécialiste d'histoire économique, Pierre Bezbakh – pour Larousse et *Le Monde*, il a codirigé un *Dictionnaire de l'économie* (2000) et vient de faire paraître dans la « petite encyclopédie Larousse » une brève *Histoire de l'économie des origines à la mondialisation* –, qui signe cet essai.

Les idéaux de justice économique, de valorisation du travail et de solidarité humaine, valeurs universelles sur lesquelles se fonde l'engagement socialiste, ont certes connu bien des vicissitudes depuis la Révolution et l'émergence de l'idéal égalitaire d'un Gracchus Babeuf, la contestation des mouvements utopistes qui accompagnent la poussée de l'industrialisation et la détresse sociale qu'elle génère, avant l'internationalisation des réponses proposées, du Britannique Owen à l'Allemand Marx, de l'anarchisme pacifique du Français Proudhon au communisme évangélique de l'Italien Mazzini.

Et Bezbakh fait intelligemment le départ entre la phase primitive d'un socialisme « anarcho-

révolutionnaire », qu'il clôt sur les fortes figures de Jules Vallès et de Louise Michel, et un « socialisme étatique », « gestionnaire » à partir de 1981, qui permet de mesurer la contrainte permanente que représenta le nécessaire dialogue des courants d'un mouvement partagé entre l'absolu de son idéalisme et le pragmatisme de son action. Guesde le marxiste face à Jaurès l'humaniste, le paradoxe d'un pacifisme qui se rallie à l'« union sacrée », le chantier toujours recommencé, depuis la scission du congrès de Tours (décembre 1920), de l'union des gauches, Front populaire et Programme commun, avec Blum ou Mitterrand en porte-drapeau.

L'évocation de la dernière décennie vaut moins pour les portraits de leaders, trop soumis aux modes de l'actualité (Ségolène Royal échappe ainsi à la rapide galerie des personnalités en vue), que par la réflexion sur les inflexions nécessaires face à l'enjeu européen, pourtant au cœur de l'histoire longue du socialisme, entre réformisme et révolution. Et l'urgence d'une réponse claire, soulignée par Maurice Agulhon dans sa lumineuse préface, dit assez le prix de ce retour historique pour qui veut inventer l'avenir en conscience. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

L'éternelle présence d'une des œuvres majeures de l'Antiquité Une solitude nommée Sénèque

LA VIE HEUREUSE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE DE SÉNÈQUE

Introduction et traduction de Pierre Pellegrin, et traduction de José Kany-Turpin GF-Flammarion n° 1244, 148 p., 5,80 €.

DE LA CLÉMENTE

De Sénèque
Suivi de
VIE DE NÉRON
de Suétone

Traduit du latin et présenté par Franck Lemonde Rivages Poche « Petite bibliothèque » n° 490, 148 p., 7,50 €.

Survivre parmi les puissants n'est pas commode. Surtout quand on n'exerce soi-même aucun pouvoir. La tâche est encore plus ardue quand on s'efforce, au milieu des ambitions tueses et des complots sanglants, de devenir un sage. Si en outre, comme Sénèque, tout en voulant être philosophe on est riche, la situation est carrément périlleuse. Son histoire était donc destinée à mal finir. En 65, comme on sait, l'empereur Néron donne l'ordre de se suicider au penseur qui avait tenté de l'éduquer.

Toutefois, avant cet épilogue tragique, la course en solitaire de Sénèque nous a légué une des œuvres majeures de l'Antiquité latine. Des textes tour à tour sobres et grandiloquents, émaillés de formules à la concision exemplaire, qui ont traversé les siècles en prenant peu de rides.

Les deux derniers volumes parus dans des collections au format de poche le confirment. La raison de cette éternelle présence est sans doute que cet homme n'écrivait pas pour faire des livres mais pour se transformer, et pour aider les autres à en faire autant. « *La philosophie enseigne à faire, non à dire.* » Phrase étonnante, du moins pour ceux qui ne croient qu'à la théorie pure. Ce n'est pas la seule maxime frappante. Chez Sénèque, elles abondent.

Voie vers le bonheur

« Une preuve du pire, c'est la foule », lit-on dans *La Vie heureuse*. Cette vie qui garantit le bonheur est d'abord un chemin à l'écart des opinions communes et des erreurs les plus répandues. Sénèque n'a pas peur d'être seul contre tous. Il y voit même un signe de véracité : « *Nous périssons par l'exemple des autres.* » D'inspiration essentiellement stoïcienne, sa

voie vers le bonheur professe sans originalité que « *la vraie félicité est établie sur la vertu.* ». Toutefois, les avantages matériels, sans être indispensables, ne sont pas à refuser : « *Renonce donc à interdire l'argent aux philosophes : personne n'a condamné la sagesse à la pauvreté.* »

Et personne n'a condamné le prince à être cruel. Tel est le cœur du traité *De la clémence* rédigé en 56, alors que Néron est au pouvoir depuis deux ans seulement.

Le jeune empereur est populaire. Il passe pour intègre et juste. Sénèque, hier précepteur, aujourd'hui conseiller, était alors l'homme le plus en vue de l'Empire. Il rédige un traité de la vertu politique à l'usage des maîtres absolus. L'empereur y est présenté comme le thérapeute du peuple qu'il commande. Sa tâche est de discerner, au-delà de la simple répression, ceux que le pardon peut guérir : « *Il y a autant de cruauté à pardonner à tous qu'à personne.* » Sénèque, qui avait l'ouïe fine, savait sans doute déjà que Néron avait peu de chances d'écouter de tels conseils. Cela ne l'a pas empêché de les formuler. Les solitaires sont têtus. ■

R.-P. D.

Joann Sfar

« Il est urgent d'apprendre à regarder »

Rencontre avec le père de « Petit Vampire » et du « Chat du rabbin », prolifique surdoué de la bande dessinée

Il en a visiblement ras la casquette – qu'il porte noire aujourd'hui, comme le reste de ses habits – de parler de lui. Qu'on parle de lui. Qu'on le raconte à longueur de colonnes. Et tout ça pour dire quoi ? Les mêmes choses : un papa avocat-sépharade-observant et une maman ashkénaze qu'il a perdue à trois ans et demi. Pas étonnant, dès lors, qu'il soit las de rejouer la même tragédie depuis *Le Chat du rabbin*.

Or, le jour de cette rencontre, Joann Sfar, d'ordinaire bavard, était plutôt bougon. Ce qui est rassurant d'ailleurs : l'homme, génial dessinateur, peut avoir des défauts. Était-ce parce qu'il était un peu malade – à la limite de vomir en fait – car la veille il avait – un peu – forcé sur la bouteille ? Ou parce qu'il a un côté sale gosse, capable du meilleur comme du pire ?

Il y a chez Joann Sfar un humour potache qu'on le soupçonne de cultiver parfois à outrance par peur de passer – comble de l'horreur ! – pour le garçon brillant qu'il est aussi, lui qui a eu mention très bien au bac. Mais, chut ! De commentaire biographique, il n'en veut plus. L'héritage, oui. Les racines, non. Ainsi pourrait-on résumer le credo de celui qui a la métaphore végétale facile – ce n'est pas pour rien qu'il a écrit *L'Homme-arbre*. Et puis si, dit-il, il y a chez lui « un côté magasin de souvenirs » – qu'il aime bien au demeurant –, il estime avoir « suffisamment payé tribut aux morts. J'ai une vie infiniment plus joyeuse et plus contemplative que ce qu'on peut lire sur moi. Mon quotidien, c'est : être réveillé tôt par les gosses, aller bosser dix heures dans un café, et après m'amuser avec mes copains ».

Alors voilà, en accéléré, le résumé de sa vie pour ceux qui auraient raté les épisodes précédents.

Né à Nice en 1971, Joann Sfar se met à dessiner très jeune. Besoin de remplir le vide ? Façon de nier le deuil ? Ne lui faites pas l'injure d'une psychanalyse, même de bas étage, il n'a que peu de sympathie – et c'est peu dire – pour la discipline. Enfant, on l'occupe beaucoup – tennis et cours d'hébreu. Il s'ennuie ferme. Dessine encore davantage. A 15 ans, il commence à envoyer son travail à divers éditeurs. Encaisse les refus. Poursuit ses études (de philosophie). Monte à Paris et intègre les Beaux-Arts. Se passionne pour les cours de morphologie. En 1994, trois éditeurs acceptent de le publier. Ce sera d'abord *Noyé le poisson*, aux éditions de L'Association. Depuis, impossible de le suivre : Joann Sfar a dû signer quelque cent dix albums chez une dizaine d'éditeurs. « *Avoir dix projets en même temps, c'est plus facile* », assu-

re-t-il. Soit. De l'enseignement juif et philosophique, on pourrait dire qu'il a gardé le goût de la contradiction et de la contestation, un certain rapport à la langue et à la lettre. Un certain goût pour le cosmopolitisme aussi, que cela soit dans ses lectures – d'Alexandre Dumas à Albert Cohen, de Romain Gary à Isaac Babel, découvert récemment –, ou dans ses amitiés.

Justement parlons-en des amis, ou plutôt laissons-les parler. Cela fera des vacances au petit Sfar, qui en a marre de se répéter. Il y a d'abord Fabien, le copain de vingt ans : « *Joann ressemble beaucoup à ses livres : brouillon, impatient. Il est capable de faire six bars dans la même soirée. S'il ne se passe rien, il va faire le clown, n'importe quoi pour provoquer une réaction.* » Pour le dessinateur Edmond Baudoin, qui le regarde évoluer depuis ses débuts, « *Joann est d'une grande intelligence, d'une grande culture. Il a une boulimie de beaucoup. Comme beaucoup de jeunes. Sauf qu'il en est capable.* » Amitié plus récente, celle de Mathias Malzieu, l'un des membres du groupe de rock Dionysos. Il a découvert le travail de Sfar par *Petit Vampire*, que des amis lui ont offert : « *J'ai une culture BD qui est proche de zéro, mais là j'ai accroché grave. J'ai tout acheté. Pareil avec Grand Vampire – qu'ils ont le projet de monter ensemble en comédie musicale. Il sait mettre en ambiance, raconter des histoires à l'ancienne. C'est quelqu'un d'extrêmement brillant, mais qui n'a pas peur de l'émotion. Ni d'être populaire et drôle. Son humeur est un peu à l'image du climat de montagne : changeant, en un rien de temps.* »

On pourrait ajouter : lucide, mais pas cynique. Grave parfois, drôle souvent. Tendre, toujours ou presque avec ses personnages – qu'il aime, comme Tardi, regarder vieillir et évoluer au fil de ses séries. Farfelu, certes – il pousse souvent les choses à bout – mais rigoureux – il faut que cela se tienne. Feuilletoniste dans l'âme, Joann Sfar aime balader le lecteur d'une histoire à l'autre et lui asséner, de temps à autre, des coups de poing en appuyant là où ça fait mal. Ne pas délivrer de message – il a horreur de l'écrivain-gourou, pourvoyeur de vérité – mais mettre en présence des modes de pensée différents. Fuir le manichéisme et pousser à l'autocritique. « *Le dessin, c'est une observation sans le filtre trompeur des mots, notait-il dans Ukulélé* (éd. de L'Association, 2003). *Quand on a nommé un objet, on a l'impression de le connaître. Le dessin, explique-t-il, c'est une manière de se remettre face au réel en permanence. Le mot se comporte trop comme un policier qui a attrapé son coupable.* » Aussi estime-t-il que c'est un « *non-sens absolu de demander à des écrivains d'aller participer à je ne sais quelle œuvre de charité, alors que ce qu'ils font de mieux, c'est leurs livres. On n'a pas besoin de mettre un badge.* »

Il faut dire que depuis le succès du *Chat du rabbin*, on a tendance à faire de Sfar le « juif de service » : « *A l'instar de Zelig, mon héros favori, je me transforme de plus en plus souvent en rabbin ces temps-ci.* » Lui qui déteste le communautarisme a fini par se sentir mal à l'aise devant cet enthousiasme soudain. Et cela même si, comme le souligne très justement le comédien et écrivain Fellag, ce « *chat iconoclaste (...), par sa révolte contre les intolérances, sa remise en question de l'absurdité de certains dogmes qui sont de véritables étouffes-monothéistes, nous apprend à regarder la vie avec humour et philosophie.* »

Dans ses carnets autobiographiques – sublimement tendres, dans lesquels on voit un Sfar papa gâteau –, il note : « *Regarder les êtres tels qu'ils sont, et non comme nous sommes enclins à les voir. Il est urgent d'apprendre à regarder. Il n'est meilleure méthode de regard*



Joann Sfar. OLIVIER ROLLER

que le dessin. » Ou encore : « *Le dessin fait voler en éclats les chimères philosophiques et littéraires qui nous séparent des choses. On entre en dessin comme on briserait une glace. On y découvre que l'autre n'existe pas, que les êtres et les choses ne sont pas délimités. Que nous ne sommes qu'un bain de formes. Aussi sûrement que la poésie d'Henri Michaux, le dessin nous renseigne sur ce que nous sommes.* » Bref, « *le dessin signifie juste : regarde avant d'ouvrir ta gueule.* » Aussi n'y a-t-il pas de Sfar plus heureux que « *quand un enfant [lui] demande non pas de [ses] nouvelles, mais comment va Petit Vampire.* » C'est ainsi qu'il a décidé de mettre un terme à ses carnets. Par ennui peut-être. Par respect pour ses enfants qui grandissent aussi. Par manque de temps surtout. Et puis parce que « *j'ai toujours placé mes récits d'imagination bien au-dessus de mes carnets, qui, d'un point de vue dramaturgique, sont infiniment plus pauvres qu'une fiction.* »

Ne jamais sortir du registre du divertissement. S'adresser au plus grand nombre. « *C'est pas populiste, ça relève de la courtoisie. Je ne fais pas l'apologie d'une pensée simple ou simplifiée, mais il n'y a rien à perdre à essayer de la rendre intelligible.* » Alors, il s'efforce d'avoir une narration compréhensible – récitatives en haut de case, vignettes carrées bien dessinées, etc. – pour que tout le monde – même, et surtout, les non-spécialistes – puisse le lire. Il se félicite d'ailleurs du regard sur la bande dessinée qui a évolué depuis quelques années. Et du public aussi, qui s'est largement féminisé et se confond de plus en plus avec celui de la littérature générale.

Idem avec « Bayou », la collection de bande dessinée qu'il vient de lancer chez Gallimard jeunesse. « *C'est le retour de la grande aventure en BD, annonce Sfar. Nous offrons aux auteurs un espace d'une centaine de pages, pour qu'ils se sentent à l'aise. Qu'ils puissent s'embarquer dans de longs récits – lisibles par tous – et s'amuser avec les couleurs. Nos auteurs viennent d'Italie (Gipi), de Côte d'Ivoire (Marguerite Abouet), voire de France (Morgan Navarro). Ils sont de cette génération qui ne met plus de barrières entre les illustrateurs, les peintres et les dessinateurs.* »

Dans cette collection, il sort le premier tome d'une de ses nouvelles séries : « Klezmer ». Sorte de réponse ashkénaze au *Chat du rabbin*, les héros de « Klezmer » sont presque tous juifs, même s'ils « *passent plus de temps à jouer de la musique qu'à penser à Dieu* », explique Sfar. « *La mémoire, ça ne sert pas à jouer les victimes ou à exiger des égards ou des réparations. Savoir, c'est une fin en soi. Ceux qui veulent que ça serve à quelque chose n'ont pas de conscience et méprisent leurs morts. A la rigueur, on peut chanter de vieilles chansons. Fidèle à cette idée qu'il vaut mieux pratiquer des activités inutiles qu'entreprendre des actions néfastes, je mets mon souvenir dans des chants klezmer. Il est mieux là qu'ailleurs.* »

La musique, Sfar la pratique en dilettante éclairé. Après l'harmonica, l'ukulélé et la guitare, il apprend aujourd'hui à jouer de la mandoline. « *La musique me rend joyeux. C'est très agréable de débiter, de cultiver le statut d'élève – ce que je ne peux plus me permettre en dessin, j'aurais l'air couillon* », explique-t-il. Avant d'ajouter : « *Ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas de maîtres.* » Les siens se nomment Fred, Pratt, Schultz. Ou encore ceux qu'il appelle « *les jazzmen du dessin* » :

« *Le dessin, c'est une manière de se remettre face au réel en permanence. Le mot se comporte trop comme un policier qui a attrapé son coupable* »

Sempé et Quentin Blake – le génial illustrateur des ouvrages de Roald Dahl, – qui lui a récemment ouvert les portes de son atelier londonien. Il aime les cartoonists du *New Yorker*, qui lui ont appris à laisser du blanc entre les traits. Là encore, Sfar préfère, au bien dessiné, le dessiné juste. « *J'aime qu'on soit captivé, ajoute ce fan de la série américaine Les Soprano. Mais je ne suis pas là pour qu'on me dise que je dessine bien. Je me sens d'ailleurs plus concerné par des considérations de metteur en scène ou d'acteur que de peintre.* »

Lui, « *l'anxieux, l'exilé, celui qui a toujours besoin d'écrire pour se faire aimer* », va à présent pouvoir rentrer dans « [sa] maison ». Retrouver sa femme, et regarder le tout nouveau DVD d'Harry Potter avec ses enfants : « *Avant eux, j'étais dépressif. Maintenant, je suis juste fatigué* », confie-t-il, sourire aux lèvres. Avant d'ajouter : « *On arrête d'être le héros de sa propre histoire, et c'est très bien.* »

EMILIE GRANGERAY



Une vignette de « Grand vampire ». JOANN SFAR/ DELCOURT

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

Romans, de C.-F. Ramuz (Gallimard, « Pléiade »).

Fantômas, de Pierre Souvestre et Marcel Allain (éd. Robert Laffont, « Bouquins »).

L'amour même dans la boîte aux lettres, de Hélène Cixous, (éd. Galilée).

Ecrits de l'éphémère, de Pascal Quignard (éd. Galilée).

Les huit cahiers, de Heloneida Studart (éd. Les Allusifs).

Séjours à la campagne, de W. G. Sebald (Actes Sud).

Le Corps des anges, de Mathieu Riboulet (Gallimard).

ESSAIS

Les lumières radicales, de Jonathan I. Israel, (éd. Amsterdam).

Dali et moi, de Catherine Millet, (Gallimard).

Les Enchanteresses, de Jean Starobinski, Seuil

Bâtisseurs de paix, de David Chemla (éd. Liana Levi).

La Bible nouvellement traduite, de Sébastien Castellion (Bayard)

Le Monde des salons, d'Antoine Lilti (Fayard)

The New Yorker, l'intégrale des dessins, de Robert Mankoff et Jean-Loup Chiflet (éd. Les Arènes).

Sélection

Joann Sfar est l'auteur de quelque cent dix albums. Voici une sélection de ses derniers titres :

« Klezmer », *La Conquête de l'Est* (tome I), Gallimard jeunesse, 136 p., 15,90 €.

« Pascin », *La Java bleue*, éd. de l'Association, 74 p., 23 € (Pascin : les 6 premiers épisodes en un seul volume, éd. de l'Association, 192 p., 23 €).

Petit Vampire part à Tokyo (tome VII), éd. Delcourt, 48 p., 8,90 €.

« Le Chat du rabbin » tome IV, *Le Paradis terrestre*, Dargaud, 48 p., 9,80 €.

Le tome II de « L'Homme-arbre », *Maison étroite*, doit paraître en janvier chez Denoël graphic (216 p., 20 €).